

De l'actu aux idées

Représentation des
violences sexistes en
Suisse romande et
consommation
médiatique

novembre 2021

rapport complet



Rédigé par Valérie Vuille

Avec la participation de Noémie Schorer, Amélie
Duval et Emma Schneider

T

NECANTÉT
un autre regard sur l'actualité
ULCANTILL



Table des matières

p.2	Introduction
p.3	DécadréE
p.6	Les violences sexistes et la culture du viol
p.18	Méthodologie
p.22	Partie 1
	La représentation des violences
	p.23 Des idées aux termes
	p.25 Les scripts des violences
	p.42 Les mots comptent!
p.49	Partie 2
	L'influence des médias sur nos représentations
	p.51 La consommation des médias en Suisse Romande
	p.54 Représentations et médias
p.65	Conclusion
p.68	Sources



Introduction

Que sait-on aujourd'hui des violences ? Quelles sont les idées reçues qui se maintiennent et au contraire quels sont les messages d'information et de sensibilisation qui ont atteint leur cible ?

En 2021, plus personne ne peut nier la réalité des violences sexistes. Les débats politiques et médiatiques sont nombreux et prennent une place importante dans l'espace public et médiatique.

Les violences sont cependant entourées de mythes. DécadréE le prouvait en 2020 lors de la sortie de sa première étude [Traitement médiatique des violences sexistes février 2019-2020], ils sont souvent reproduits dans les médias. Débattre n'est pas connaître, voici la conclusion qui est à la base de cette étude.

Que sait-on des violences et surtout d'où vient cette connaissance? En effet, si en 2020 nous avons pu définir que les traitements médiatiques des violences restaient empreints de biais et de mythes, à quel point influencent-ils nos représentations ?

La présente étude répondra à ces interrogations en 3 parties. Après une introduction posant les bases des définitions et de la méthodologie, nous nous pencherons tout d'abord sur les représentations des violences des habitant-es de Suisse Romande. Et dans une troisième partie, nous lierons ces données à la consommation médiatique afin d'analyser les relations entre les représentations et le traitement médiatique.



DécadréE

Créé en 2016, DécadréE est un institut de recherche et de formation ainsi qu'un laboratoire d'idées sur l'égalité dans les médias. Ce dernier a pour objectif de déconstruire les stéréotypes et d'ouvrir le dialogue sur les questions de genre. La langue, l'actualité, la publicité, la littérature et tous ces contenus qui nous entourent influencent nos représentations du monde, mais aussi nos comportements quotidiens. Par ses actions, DécadréE souhaite ainsi poser des fondations solides pour construire une société plus égalitaire, plus inclusive et sans violences.

En juillet 2018, la structure lance un projet pilote sur le traitement médiatique des violences sexistes. Son objectif est de sensibiliser les médias et le grand public aux mythes qui entourent ces violences, mais aussi d'évaluer leur présence au sein même des contenus rédactionnels.

Ces mythes sont constitutifs de ce que l'on appelle « la culture du viol » car ils justifient et minimisent les violences sexistes et jouent par là même un rôle essentiel dans la perpétuation du système inégalitaire dans lequel ils s'ancrent.



Avec ce projet, DécadréE souhaite avant tout ouvrir un dialogue constructif avec les médias. En novembre 2018, l'institut publie un manifeste signé par plus de 200 personnalités suisses, ce qui constitue une première étape pour visibiliser la thématique. Entre 2018 et 2019, pour donner suite à ce manifeste, DécadréE a rédigé 10 recommandations et a développé des outils à destination des journalistes, dont un fichier public de personnes-ressources expertes dans le domaine des violences. De plus, l'institut a conçu des formations qu'il dispense au sein des rédactions et des centres de formation, comme le Centre de Formation au Journalisme et aux Médias (CFJM) et l'Académie de Journalisme (AJM). Ces actions de sensibilisation, qui interviennent en amont de la rédaction des articles, sont complétées par un dispositif de veille médiatique, de réactions et d'évaluations des articles à la suite des publications. Le projet a ainsi recensé et classé les articles traitant des violences sexistes de février 2019 à février 2020. Ce recensement a permis de prendre régulièrement contact avec les journalistes. Ces échanges interpersonnels ont mis en valeur les bonnes pratiques et alerté les personnes concernées lors de problèmes, comme l'utilisation d'un vocabulaire biaisé (ex: drame passionnel).

En septembre 2020, DécadréE publie un premier rapport, fruit de l'évaluation des 1200 articles analysés entre février 2019 et février 2020. Il a non seulement permis d'avoir une vision globale du traitement médiatique des violences sexistes en Suisse romande mais aussi de détailler et de cibler les scénarios à risque et, de cette façon, d'identifier les pratiques journalistiques entraînant des contenus problématiques tout autant que les obstacles que rencontrent les professionnel-les des médias.



Si l'étude publiée en 2020 propose un état des lieux du traitement médiatique des violences sexistes, rien n'était dit sur les représentations des lectorats. Or, l'un ne va pas sans l'autre. En effet, les médias génèrent et renforcent les stéréotypes, mais répondent également aux représentations déjà existantes.

Cette nouvelle étude vient ainsi compléter la première. Grâce à une série de questions, elle propose tout d'abord un aperçu de ce que pensent et savent les Romandes et Romands des violences sexistes. Elle permet ensuite de mettre en lien ces représentations avec les médias et ainsi de juger de l'influence de ceux-ci.

Les présents résultats permettront de mieux cibler les messages de sensibilisation et les recommandations futures. DécadréE continue en effet son travail de sensibilisation auprès des médias en approfondissant toujours plus les recommandations et les contenus proposés. En suite du projet pilote initialement lancé, l'institut propose donc en 2021 un programme comptant trois thématiques : les violences sexistes, le traitement des femmes politiques et les thématiques LGBTIQ+.



Les violences sexistes et la culture du viol*

Les violences

On désigne par violence sexuelle et sexiste tout acte commis contre la volonté d'une personne et fondé sur les rôles binaires différents que la société attribue aux "hommes" et aux "femmes" et sur des relations de pouvoir inégales. Elle comprend entre autres la menace de violence et la contrainte. Elle peut être de nature physique, émotionnelle, psychosociale et sexuelle. Elle peut également s'exprimer par une privation de ressources ou d'accès à des services. Les personnes auteures visent les victimes en fonction de leur genre, de leur âge ou encore de leur orientation sexuelle et affective. Les femmes, les personnes mineures, ainsi que celles dont l'identité de genre ou l'orientation sexuelle et affective sort des normes y sont représentées en majorité.

Cette définition résume tous les aspects des violences sexistes. En effet, afin de comprendre les enjeux derrière le traitement médiatique des violences sexistes, il est tout d'abord important de comprendre le caractère systémique de ces violences. Elles peuvent être psychiques, verbales, physiques et sexuelles, et s'inscrivent ainsi dans un continuum de la violence allant de violences banalisées, voire invisibilisées, à des violences physiques reconnues, quoi qu'encore trop difficile à condamner. Ces violences se soutiennent elles-mêmes dans un système. Les violences quotidiennes comme les blagues sexistes, l'objectisation et la sexualisation du corps des femmes soutiennent les violences visibles les plus extrêmes, telles que le viol ou le féminicide. On peut ainsi reprendre la métaphore de l'iceberg, dont la pointe ne sont que les violences visibles soutenues par les violences banalisées, invisibilisées. Ce système agit à tous les niveaux de la société dans son ensemble et sans exception, dans le privé au sein du couple, comme dans le public au sein d'une entreprise par exemple.

*La présente recherche se focalise sur les violences sexistes, nous nous focalisons ainsi sur les rapports de pouvoir entre hommes et femmes sans pourtant nier la complexité des rapports de pouvoir dans la société et leur dimension intersectionnelles et plurielles.



En Suisse, les violences sexistes sont nombreuses. Selon les statistiques policières, un homme tue une femme à la suite de violences de couple toutes les deux semaines. Et ces chiffres sont certainement en-dessous de la réalité. En 2020, 2'012 infractions dans le domaine de la violence domestique en Suisse ont été enregistrées par la police (OFS : 2020). Le silence et la honte qui entourent ces violences empêchent les victimes de les dénoncer. Pire encore, elles ne parviennent parfois pas à mettre des mots sur leur vécu traumatique et à qualifier les actes subis. Comme le démontre l'enquête de gfs.bern de mai 2019 commandée par Amnesty International Suisse sur le harcèlement sexuel et les violences sexuelles, 59% des femmes en Suisse ont vécu des contacts et des baisers non-souhaités et 22% déclarent avoir subi des actes sexuels non consentis. Presque la moitié (49%) a gardé le silence et n'a pas contacté la police.

Il est également important de souligner que les violences s'ancrent dans des rapports de pouvoir et de contrôle de l'autre. Contrôle qui peut se faire à la fois à un niveau interpersonnel et sociétal. Elles répondent ainsi à plusieurs mécanismes.



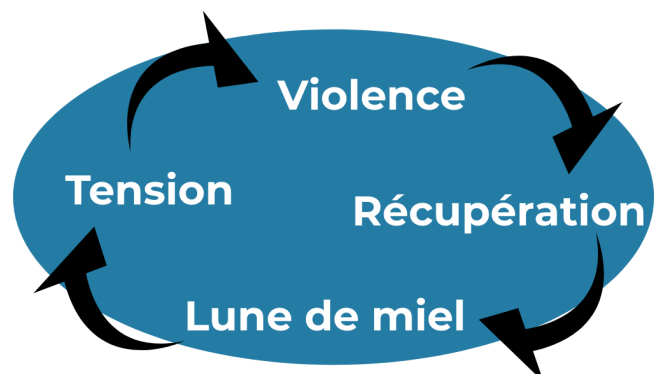


La violence au sein du couple exemplifie bien à la fois la présence de l'emprise et la prégnance de mécanismes récurrents. En 2020, la moitié des infractions se sont produites dans des relations de couple ou d'ex-couple (54%). Elles agissent sous forme de cycle et d'escalier de la violence. L'emprise devenant de plus en plus serrée et violente. Les figures ci-dessous montrent ainsi à la fois l'évolution des violences passant des violences psychologiques, physiques, sexuelles allant jusqu'au féminicide, mais aussi leur organisation cyclique. Chaque explosion de violence sera ainsi précédée d'une phase de montée de la tension et succédée par une phase, dite de "lune de miel" ou "d'apaisement". Une violence n'est ainsi jamais isolée. Les statistiques établissent que le risque de récurrence dans les cas de violence domestique peut dépasser les 50% (Walker, Bowen & Brown, 2013). Considérer la violence comme un acte isolé, pulsionnel, voire passionnel, invisibilise donc ces différents éléments. Or, plus la violence sera identifiée tôt, plus les risques seront diminués.

Escalier de la violence



Spirale de la violence





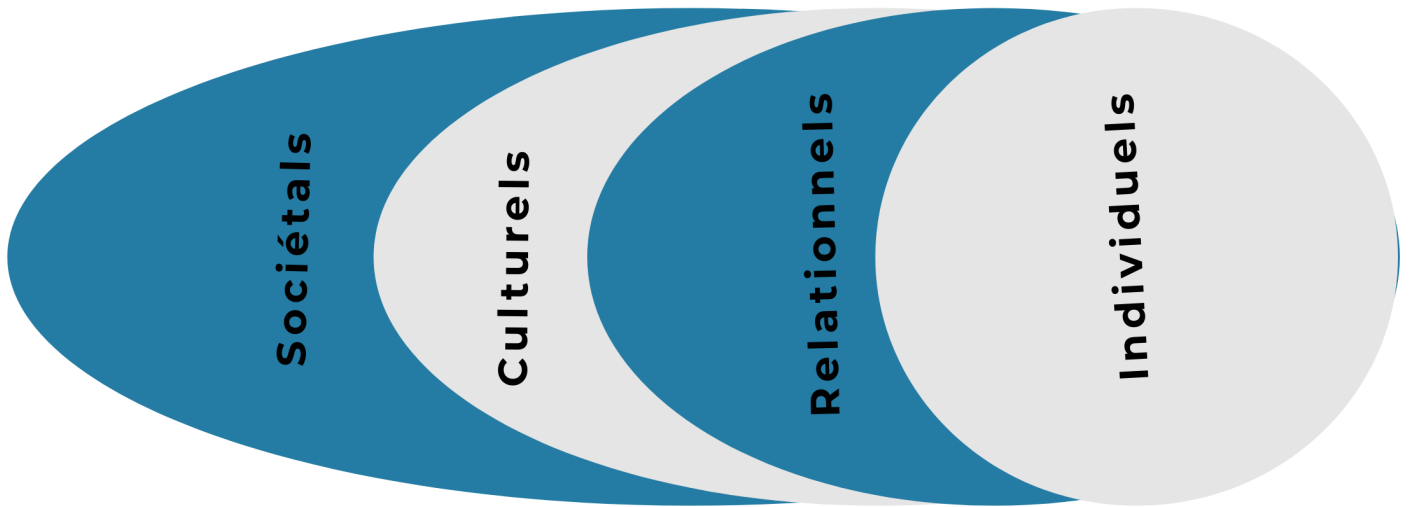
La plupart des victimes sont des femmes, entre 70% et 80% selon les statistiques du Canton de Vaud rassemblant les données de 2015 à 2020. La violence touche toutes les tranches d'âge avec un pic entre 25 et 29 ans (OFS : 2020). L'étude de gfs.berne (2019) commandée par Amnesty montre cependant bien que la violence touche toutes tranches d'âge et a cours dans tous les milieux.

Les auteurs sont, quant à eux, majoritairement des hommes. Il n'est pas possible d'identifier un profil type d'auteur ou de victime de violence. La violence est influencée par des facteurs multiples provenant de différentes sphères (individuelles, relationnelles, communautaires et sociétales), résumés dans le modèle de l'OMS ci-dessous. Il est important de souligner que les facteurs de risques identifiés par l'OMS ne permettent pas de justifier les violences, mais doivent être considérés comme des manières d'expliquer, ou mieux encore comme des leviers d'actions pour travailler sur les comportements violents.

Il est donc faux et problématique de prétendre qu'une seule tranche de la population est violente comme l'arguent certains discours racistes et classistes, accusant par exemple uniquement les hommes racisés. Dessiner un seul profil d'auteur de violence en se focalisant sur certains de ces facteurs de risques est problématique à plusieurs égards et participe à renforcer la violence. Cela participe d'une part à un mécanisme de déresponsabilisation et renforce les risques d'une part. En effet, focaliser sur certains profils participe à invisibiliser certaines violences. Longtemps, le viol au sein du couple a ainsi été invisibilisé au profit d'un profil de viol extérieur perpétré par un inconnu. Cela peut également accentuer d'autres facteurs de risques, comme l'isolement, la stigmatisation et le renforcement de comportements à risque.



Facteurs de risque et de protection modèle de L'OMS



Sphère de l'individu :

- Violences vécues dans l'enfance comme victime directe ou indirecte
- Comportement antisocial et délinquance hors du couple
- Consommation d'alcool ou de drogue
- Stress, mauvaises stratégies de gestion du stress

Sphère de la relation :

- Rapport de force inégal dans la relation
- Comportement de domination et de contrôle de la part de la personne auteure
- Conflits dans la relation, mauvaises stratégies de gestion des conflits

Sphère de la communauté :

- Isolement social du couple
- Manque de soutien social en faveur de la victime
- Entourage approuvant ou tolérant la violence

Sphère de la société :

- Vision stéréotypée des genres
- Manque d'égalité entre femmes et hommes dans divers domaines
- Tolérance de la violence dans les relations de couple et banalisation de la violence
- Acceptation du recours à la violence comme moyen de résolution des conflits



Les statistiques citées plus haut démontrent clairement le caractère structurel des violences mais aussi leur ampleur en Suisse. Des outils existent cependant pour lutter contre ces violences. La Suisse a ratifié la Convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique (dite convention d'Istanbul).

En définissant de manière complète et précise les violences et leurs mécanismes, elle met notamment en avant le lien entre la violence de genre et l'égalité. Les violences soutiennent et participent activement au maintien des inégalités de genre dans la société. Elles interviennent comme une « police des genres » (Dayer : 2017) lorsque la frontière entre la construction stéréotypée du féminin et la construction stéréotypée du masculin est franchie. Par exemple, elles renvoient ainsi les personnes ciblées et minorisées à leur corps et humilie celles qui revendiquent des postes de pouvoir. Elles rappellent à celles sortant seules dans l'espace public qu'elles ne sont pas à leur place hors de l'espace domestique. Mais plus encore, leur pouvoir s'étend en-deçà de leur activation et elles agissent ainsi comme une épée de Damoclès (idem), en menace, et restreignent les libertés en créant des sentiments d'illégitimité et d'insécurité.



Lutter contre les inégalités et les stéréotypes c'est lutter contre les violences, et inversement. En cela, la convention d'Istanbul rappelle le rôle essentiel des médias et recommande aux États signataires d'agir dans ce domaine :

"S'ils ne l'ont pas déjà fait, les États membres devraient adopter un cadre juridique visant à faire respecter le principe de la dignité humaine ainsi que l'interdiction dans les médias de toute discrimination fondée sur le sexe et de toute incitation à la haine ou à toute forme de violence fondée sur le genre." (Paragraphe A.1)

Et :

"Les organismes de médias devraient être encouragés à adopter des systèmes d'autorégulation, des codes de conduite, de déontologie et de supervision internes, et à élaborer des normes pour une couverture médiatique qui fasse la promotion de l'égalité entre les femmes et les hommes, afin de promouvoir des politiques internes cohérentes et des conditions de travail visant (...) à une image, un rôle et une visibilité des femmes et des hommes sans stéréotypes en évitant les publicités sexistes ainsi qu'un langage et des contenus susceptibles de favoriser les discriminations sexistes, l'incitation à la haine et à une violence fondée sur le genre." (Paragraphe B.4)

Recommandation CM/Rec(2013)1 du Comité des Ministres du Conseil de l'Europe sur l'égalité entre les femmes et les hommes et les médias



La convention d'Istanbul reconnaît ainsi le pouvoir des médias comme vecteur de changement. Leurs discours façonnent en effet l'opinion et ils peuvent ainsi contribuer à informer et à sensibiliser la population ou, au contraire, perpétuer les stéréotypes et renforcer les inégalités dans la société. C'est un rôle d'autant plus crucial lorsqu'il s'agit des violences, car elles sont elles-mêmes renforcées et invisibilisées par des mythes tenaces, comme nous le verrons plus bas. Les médias devraient donc participer à informer la population sur les ressources d'aides et les mécanismes permettant de reconnaître et d'agir contre une violence. Or, seules 45% des femmes interrogées par l'enquête de gfs.berne connaissaient l'existence de centres de soutien pour les victimes.

Les mythes

Ces mythes qui entourent les violences sexistes peuvent se résumer par la notion de "culture du viol". Derrière ce terme fort se trouve un système de pensées qui englobe toutes les violences, des plus quotidiennes aux plus visibles. La "culture du viol" peut se définir par :

L'ensemble des représentations, des mythes, des actes et des direx qui participent à construire un imaginaire des violences à un moment donné dans une société donnée.

L'utilisation du terme "culture" se justifie, car ces idées imprègnent une société et se transmettent de génération en génération, comme le rappelle Valérie Rey-Robert (2019). Tout le monde naît ainsi dans cette culture et chaque personne est confrontée au quotidien à des objets sociaux et culturels qui la valident et la perpétuent.



Elle est présente dans le James Bond Goldfinger (1964) lorsque, malgré ses nombreux refus, l'agent secret plaque Jill Masterson sur le sol et la viole sans que cela ne soit explicité comme tel. Elle est présente dans Les Liaisons dangereuses (Pierre Choderlos de Laclos: 1782) lorsque le Vicomte de Valmont décrit comment il a réussi à "vaincre" et à "posséder" la Présidente de Tourvel. Et plus récemment, elle est présente dans la production Netflix tout public The Single Moms Clubs (2014), où un baiser sans consentement est posé comme romantique. Il n'est ainsi pas surprenant qu'elle soit également présente dans la presse, mais aussi dans le discours et les représentations de beaucoup de personnes, il est donc impératif de la déconstruire et de la comprendre.

Dans une étude de 1997, Esther Madriz aborde la question du "mythe de la parfaite agression" ou, si l'on préfère, de l'agression perçue comme légitime, crédible. Selon l'autrice, lorsque l'on demande à une personne lambda de nous décrire une agression sexuelle, le même scénario apparaît quasi-systématiquement : une femme jolie et naïve, seule dans la rue la nuit, agressée sexuellement par un inconnu racisé, laid et fou.

Décortiquer cette agression nous permet de ressortir un à un les mythes qui sous-tendent la culture du viol. Cet imaginaire sert en effet de référence pour comprendre et qualifier les agressions. Plusieurs phénomènes vont ainsi se cumuler, qui tendent tous vers une invisibilisation et une mise à distance des violences. L'annihilation du caractère systémique et structurel de la violence permet en effet, non seulement de s'en dédouaner, mais aussi de maintenir le système inégalitaire dont elle provient et qu'elle soutient.



Ce mécanisme va ainsi culpabiliser la victime et dédouaner, voire excuser, l'agresseur. Tous les éléments qui permettent de remettre en question la légitimité de la victime, soit son comportement avant, pendant et après l'agression, sa prise de stupéfiants ou sa consommation d'alcool ou encore son discours, sont mis en avant et contrebalancés avec des interprétations des comportements de l'auteur qui, au contraire, l'excusent. Le mécanisme tend ainsi à animaliser l'auteur, à mettre en avant son incapacité à contrôler ses pulsions à cause de la maladie, de la consommation d'alcool, ou de la prise de stupéfiants ou même de ses propres émotions. Des éléments racistes entrent également en jeu puisque l'imaginaire de l'homme racisé animalisé permet à la fois d'excuser, voire de justifier l'agression tout en accentuant la distanciation avec celle-ci, la personne auteure étant considéré comme un Autre.

Tout agit ainsi pour démontrer que c'est la femme qui, par son comportement, a provoqué l'agression et que l'homme devient, lui, la victime de son "état". Il est présenté comme incapable de contrôler son corps et ses "pulsions". La culture du viol retourne ainsi complètement les mécanismes de contrôle et de pouvoir. En réalité, la violence en tant que telle est un contrôle par l'auteur du corps et des comportements de la victime et non une perte de contrôle.



Le droit au consentement même est ainsi complètement nié. Les corps féminins sont exposés aux prétendues pulsions masculines et complètement objetisés et, de ce fait, contrôlés. C'est à elles que revient la responsabilité d'éviter les violences qu'elles subissent, tandis que les violences sont invisibilisées. En effet, l'on minimise et excuse le violeur dans la rue, le mari frappant sa femme, le cadre harcelant sexuellement une collègue ou encore l'ami, qui harcèle en soirée. Ces auteurs ne sont pas qualifiés de violents, car ils n'entrent pas dans les critères de "la parfaite agression". La culture du viol a ainsi des conséquences individuelles, sociétales et même juridiques.

Des conséquences individuelles, car au-delà des conséquences directes des violences sur la santé physique des victimes, celles-ci ont si bien intégré l'invisibilisation de ces violences qu'elles ne parviennent souvent même pas à reconnaître l'agression en tant que telle. Les victimes peinent ainsi à réagir rapidement pour sortir du cercle de la violence.

Des conséquences sociétales, car ces violences créent un sentiment d'insécurité qui va restreindre les libertés des victimes et les pousser à moduler leur comportement. Comme le montre Marylène Lieber (2002), il n'est pas nécessaire qu'une femme ait été agressée dans un parc le soir pour qu'elle décide de le contourner et de rallonger son trajet. En effet, les agressions ayant lieu en majorité dans l'espace domestique perpétrées par une connaissance, c'est la menace de l'"agression parfaite" qui pousse les personnes à modifier leur comportement.



Des conséquences juridiques enfin, car ces mythes influencent également les jugements, comme l'ont montré les recherches d'Esther Madriz (1997). Plus l'agresseur correspondra au mythe, plus il sera condamné sévèrement. A l'inverse, moins la victime correspondra au mythe, plus sa légitimité sera remise en question.

Or, les études montrent qu'il n'y a pas d'auteurs ou de victimes types et que la violence intervient dans toutes les sphères de la société. En résumé, plus les personnes sont perçues comme vulnérables et donc illégitimes devant la justice, plus le risque de violence augmente. La "culture du viol" a donc des conséquences directes et un impact certain sur la société ; la déconstruire est impératif et en cela les médias ont un rôle important à jouer. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? Les représentations ont-elles changées ou se maintiennent-elles ? Quelle est l'influence de la société et surtout des médias dans ces évolutions ?

Nous nous sommes basées sur les éléments présentés plus haut afin de construire notre questionnaire.



Méthodologie

La présente étude se base sur une enquête menée sur internet par Link Institut du 19 au 31 mai 2021 sur un échantillon de 523 personnes de 15 à 79 ans représentatif de la population suisse romande. Les personnes ont été soumises à une série de questions visant à évaluer leur représentation des violences sexistes et à répondre aux questions de recherche suivantes.

- Quels sont les termes couramment liés aux violences faites aux femmes?
- Les termes couramment employés par les médias, comme drame passionnel ou prédateur, sont-ils plus souvent liés aux violences que d'autres termes moins usuels dans les médias comme féminicide?
- Quelle est la représentation stéréotypique des violences?
- Quelle est la représentation stéréotypique des auteurs de violences?
- Quelle est la représentation stéréotypique des victimes de violence?
- Quel est le scénario stéréotypique global des violences et comment évolue-t-il selon le genre, l'âge et les médias consommés ?
- Quelles sont les représentations des personnes liant les violences à des termes utilisés fréquemment pas les médias, comme drame passionnel ou féminicides ?
- Les personnes consommant le plus les médias utilisant des terminologies stéréotypées les reprennent-ils plus?
- Est-il possible d'identifier des corrélations entre la consommation médiatique et les représentations que les personnes ont des violences ?



Afin d'identifier les termes ensuite proposés dans la première question, DécadréE a d'abord procédé à un nouveau dépouillement des articles analysés entre 2019 et 2020 pour relever les termes revenant le plus dans les médias.

Les termes suivants ressortaient ainsi fréquemment des articles analysés comme problématiques:

- Drame familial
- Drame passionnel
- Dispute
- Dérapage
- Amoureux transi
- Prédateurs
- Forcené
- Lourdaud

Ceux-ci ont été proposés et complétés par des termes plus neutres :

- Mari
- Homme d'affaires
- Violences conjugales
- Viol



Pour finir, d'autres termes décrivant de manière plus adéquates les violences et prenant en compte leur dimension systémique ont été ajoutés à la liste :

- Domination masculine
- Relation de pouvoir
- Macho
- Manipulateur
- Féminicide

Une deuxième série de questions a ensuite été construite sur la base des scénarios identifiés par Esther Madriz (1997). Nous avons cherché à identifier les représentations liées d'une part à la cause des violences et à leur contexte et d'autre part aux profils des auteurs et des victimes de violences. Une série de 50 affirmations ont ainsi été formulées, questionnant à la fois la notion de contrôle et d'emprise, de folie, mais aussi les liens entre la violence et l'alcool ainsi que la drogue ou encore entre la violence et la nationalité ou le milieu socioprofessionnel. A noter que nous avons proposé des affirmations correspondant à deux mythes "d'agression idéale" selon la culture du viol. En plus du profil identifié par Madriz en 1997, nous avons ajouté un autre profil apparu suite aux différentes affaires liées au mouvement #metoo et accusant des hommes d'affaires riches et puissants.



Les personnes interrogées ont, pour ces questions, été divisées en deux échantillons représentatifs permettant une comparaison. Chaque groupe s'est ainsi vu proposé une série de 25 questions abordant des idées reçues portant à la fois sur les causes des violences, sur leur contexte et sur les profils des auteurs et des victimes. Des formulations différentes ont été proposées aux deux groupes. Ainsi nous sommes en mesure d'identifier les idées majoritaires, mais aussi de comparer les formulations remportant le plus d'adhésion.

Les résultats de l'enquête ont été remis à DécadréE sous forme de tableau résumant et identifiant les écarts statistiques significatifs. L'institut a par la suite basé ses analyses sur ces éléments.

Le présent rapport passe en revue les différentes questions de recherche et propose une analyse des résultats récoltés.

Le questionnaire quantitatif en ligne a l'avantage d'être rapide et de pouvoir toucher un échantillon représentatif de personnes. Il laisse cependant peu de marge de manœuvre quant à la modulation des questions et à l'analyse plus précise des résultats. Ceux-ci ouvrent parfois des pistes de réflexions qu'il s'agira alors de creuser à travers d'autres méthodes, comme des focus groups.



PARTIE 1

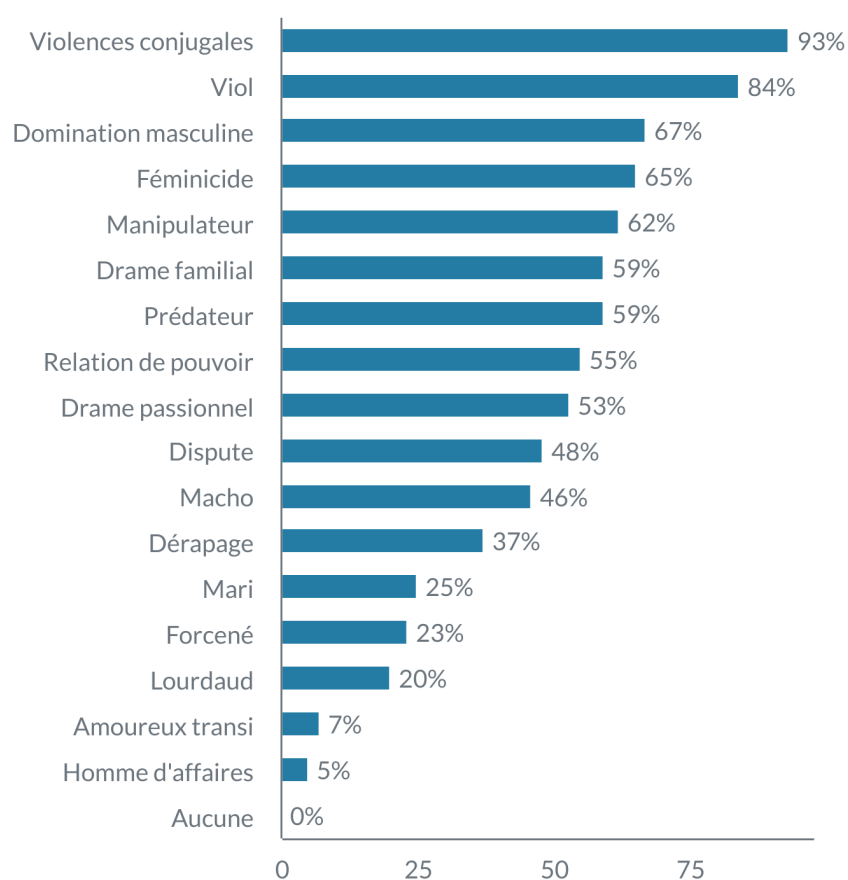
La représentation des violences

Dans la première partie de notre étude, nous avons défini les violences et les mythes les entourant, ainsi que la réalité des chiffres en Suisse. Mais quelle est la situation actuelle en Suisse Romande ? Ces représentations sont-elles toujours d'actualité ? Quelles sont les données qui les influencent ?

Des idées aux termes

Dans un premier temps, il nous est apparu intéressant d'observer les termes fréquemment et spontanément associés aux violences. Nous avons ainsi proposé aux personnes interrogées une série de termes en leur demandant de sélectionner ceux qu'elles liaient aux violences faites aux femmes (Tab.1).

Pourcentage de personnes ayant sélectionné ces termes en les liant aux violences (Tab.1)



Si les termes "violences conjugales", "viol" ou "domination masculine" sont les plus souvent cités dans les réponses, les termes "drame familial", "drame passionnel" et "prédateur" y sont encore associés par plus de 50% de la population. Or, ces termes sont directement associés à des idées reçues animalisantes et déculpabilisantes qui nient le caractère systémique des violences sexistes et sont ancrées dans les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes dans la société.

Il est ainsi intéressant de constater que les terminologies neutres ou adéquates liées aux violences, comme "viol", "violences conjugales" ou "domination masculine", ne viennent pas se substituer directement aux terminologies problématiques, mais s'y ajoutent.



Les données se confirment lorsque l'on observe les résultats croisés par âge ou genre (Tab.2). Ainsi les femmes associent plus facilement que les hommes les termes adéquats aux violences, tels que "violences conjugales" ou "viol". Cependant elles n'y associent pas moins les termes "drame familial" ou "drame passionnel".

En ce qui concerne l'âge, seule la catégorie d'âge des 15 à 29 ans associe moins ces deux idées aux violences.

Pourcentage de personnes ayant sélectionnées les termes ventilés par genre et âge (Tab.2)

*les différences significatives sont notées en rouge (-) pour le négatif et en vert (+) pour le positif.

Terminologie	Homme	Femme	15 à 29 ans	30 à 44 ans	45 à 59 ans	60 à 79 ans
Violences conjugales	89%*-	97%+	91%	95%	96%	89%
Viol	80%	88%	83%	84%	84%	86%
Domination masculine	61%-	74%+	60%	63%	74%	74%
Féminicide	66%	65%	64%	69%	65%	63%
Manipulateur	52%-	71%+	58%	65%	61%	62%
Drame familial	58%	60%	46%-	63%	67%	61%
Prédateur	55%	62%	57%	62%	57%	60%
Relation de pouvoir	48%	63%+	50%	58%	62%	49%
Drame passionnel	48%	57%	41%-	59%	55%	57%
Dispute	48%-	48%	54%	46%	47%	44%-
Macho	48%	44%	46%	38%	47%	55%
Dérapage	35%	39%	33%	42%	35%	37%
Mari	21%	30%	30%	16%-	32%	22%
Forcené	24%	23%	23%	24%	27%	18%
Lourdaut	26%+	14%-	21%	15%	23%	20%
Amoureux transi	9%	6%	7%	6%	10%	6%
Homme d'affaires	6%	4%	6%	5%	5%	4%
Aucun de ces termes	1%	0%	1%	1%	1%	0%

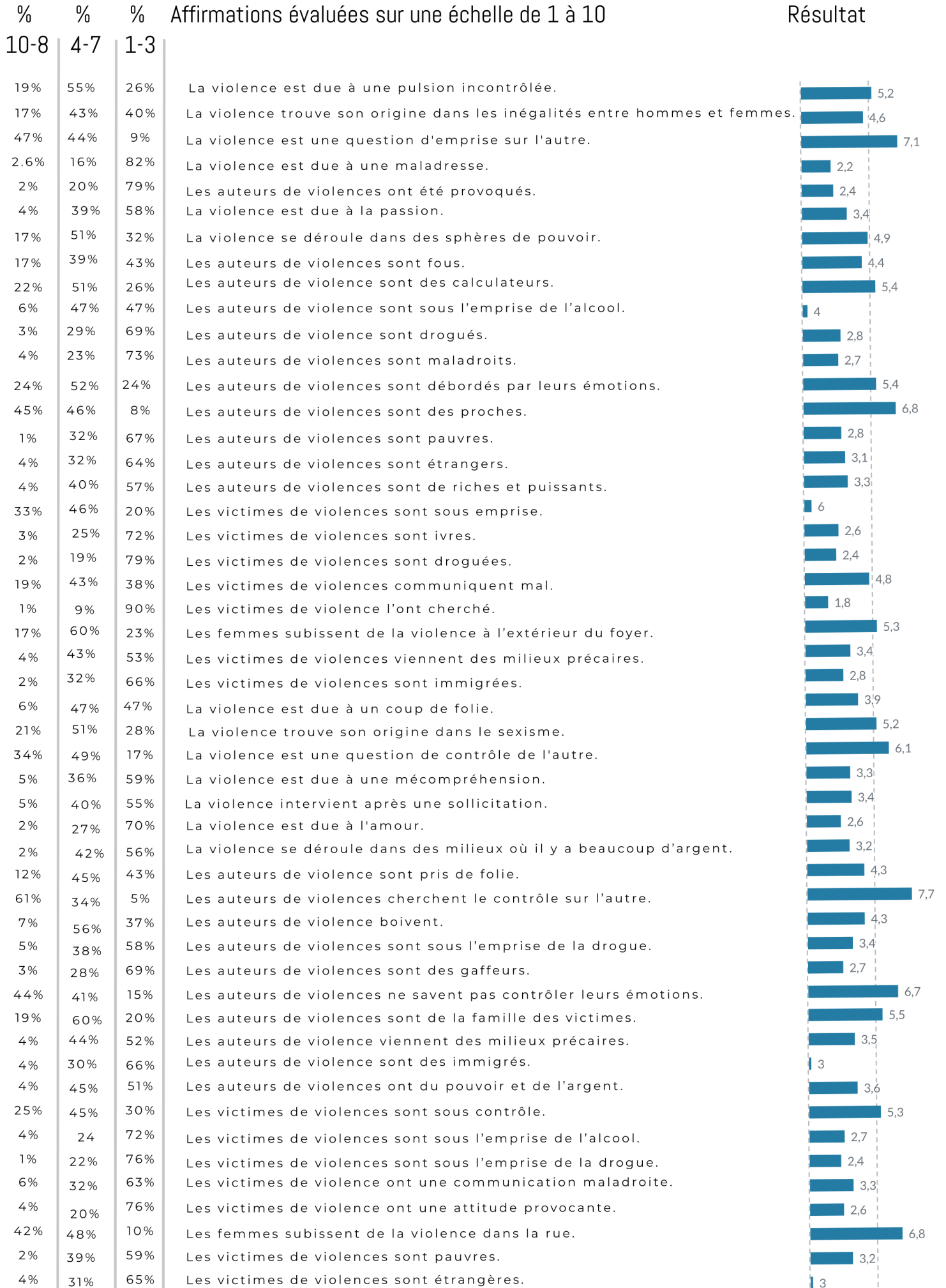


On peut ainsi supposer que les évolutions de ces dernières années suite au mouvement #metoo, qui ont suscité une nouvelle visibilité pour ces thématiques ainsi qu'une nouvelle manière de les traiter, ont eu une influence positive sur le lectorat. Post #metoo, les plus jeunes ont pu construire de premières représentations moins biaisées, et lient ainsi moins aux violences les termes "drame passionnel" et "drame familial", qui sont moins utilisés dans les médias aujourd'hui. Au contraire, les personnes ayant construit de premières représentations avant 2016 les maintiennent. Les nouvelles idées viennent alors s'y ajouter.

Mais l'âge et le genre ne sont pas les seules données influençant les associations d'idées et de termes. Le milieu socioprofessionnel influence également les représentations. En effet, les idées d'une personne se fondent également sur son vécu et les récits qu'elle entend au quotidien. Ainsi on observe par exemple que les personnes ayant une formation supérieure auront plus tendance à associer la violence au milieu des affaires et aux sphères de pouvoir.

Les scripts des violences

Les violences sont entourées de terminologies qui renvoient à des idées. Elles sont également construites et entourées de scripts qui participent à déterminer ce qui est considéré comme une violence crédible ou légitime et ce qui ne l'est pas. Qu'en est-il de ces scripts de la violence? Dans quelle mesure les personnes adhèrent-elles à ces idées ?





Les causes des violences

En ce qui concerne la représentation des violences et de leur causes de manière générale, plusieurs observations ressortent du graphique en page 26.

Concernant les causes des violences et leurs origines, on peut observer qu'une majorité de personnes interrogées sont d'accord avec le fait que les violences sont liées aux inégalités entre femmes et hommes et notamment au sexisme. Une dimension positive qui est sans doute due à la médiatisation de la thématique des violences ces dernières années et aux différents mouvements de lutte à leur encontre.

"La violence trouve son origine dans les inégalités entre hommes et femmes."

7,1 sur 10.
19% de personnes sont d'accord.

"La violence trouve son origine dans le sexisme."

6,1 sur 10.
21% des personnes sont d'accord.



"La violence est due à une maladresse "



2,4 sur 10.
82% de personnes s'y opposent.

"la violence est due à un coup de folie."



5,2 sur 10.
53% des personnes ne s'y opposent pas.

La violence est très peu liée à la notion de maladresse. Ainsi les personnes interrogées adhèrent peu à l'occurrence "La violence est due à une maladresse". Cependant, la notion de folie est plus présente. Ainsi les personnes adhèrent plus à l'occurrence "La violence est due à un coup de folie". Si la violence n'est pas directement liée à la maladresse, elle est ainsi liée à une perte de maîtrise, ou autrement dit à une perte de contrôle de soi.

Pour terminer, concernant le milieu dans lequel se déroulent les violences, il est intéressant de voir que la notion de pouvoir ressort également. En effet, les personnes ne s'opposent pas à l'occurrence "La violence se déroule dans les sphères de pouvoir". La violence est ainsi liée clairement à des relations de pouvoir externe, mais continue à être liée à une perte de maîtrise de soi. Ainsi si le contexte des violences et leur caractère systémique est pris en compte, la personne qui les commet est encore déresponsabilisée.

"La violence se déroule dans les sphères de pouvoir "



4,4 sur 10.
68% des personnes ne s'opposent pas.



Les auteurs

Contrairement à nos hypothèses basées sur les travaux de Esther Madriz (1997), la représentation stéréotypée de l'auteur de violence drogué ou étranger ne ressort pas des réponses au questionnaire. Les personnes ne semblent pas non plus faire un lien direct et unilatéral entre la violence et le monde des affaires. Seul le stéréotype liant auteur de violence et alcool ressort nettement avec une moyenne de 4,3 et 4 sur 10 pour les deux questions portant sur la thématique.

"Les auteurs de violence boivent."

4,3 sur 10.
37% des personnes s'y opposent.

"Les auteurs de violence sont sous l'emprise de l'alcool."

4 sur 10.
47% des personnes sont d'accord.



Au contraire, l'auteur des violences semble pouvoir être représenté comme un proche ou un membre de la famille des victimes et ainsi se détacher du mythe de l'auteur étranger à la victime. 45,4% des personnes interrogées sont d'accord avec la phrase "Les auteurs de violences sont des proches" et seulement 8,5% y sont opposées. Une chose positive qu'il convient de souligner. En effet, les représentations stéréotypées des auteurs de violence tendent non seulement à invisibiliser et à décrédibiliser tout un pan des violences, mais plus encore elles s'ancrent également dans des dynamiques racistes et classistes problématiques.

"Les auteurs de violences sont des proches "



2,8 sur 10.
45,4% des personnes adhèrent.

"Les auteurs de violences sont de la famille des victimes."



3,5 sur 10.
19% des personnes adhèrent.



"Les auteurs de violences sont étrangers"

3,3 sur 10.
36% des personnes ne s'y opposent pas.

"Les auteurs de violences sont immigrés"

3,6 sur 10.
34% ne s'y opposent pas.

Cependant encore 32,3% des personnes ont une réponse mitigée à la phrase "Les auteurs de violences sont étrangers" et 30,3% pour la phrase "Les auteurs de violences sont immigrés".

S'il n'est pas entièrement faux de considérer que les personnes étrangères et immigrées peuvent faire preuve de violence, c'est à l'instar de toute la population. L'adhésion à ces affirmations volontairement généralisantes et problématiques questionne donc. Il convient de les déconstruire pour révéler la pluralité des profils des auteurs et ainsi mieux informer et sensibiliser sur les violences sexistes. La violence a en effet lieu dans tous les milieux et dans toutes les sphères de la société.



"Les auteurs de violences sont débordés par leurs émotions"

6,8 sur 10.
24% des personnes adhèrent.

"Les auteurs de violences sont fous "

5,4 sur 10.
43% des personnes adhèrent.

"Les auteurs de violences cherchent le contrôle sur l'autre"

7,7 sur 10.
5% ne s'y opposent pas.

Les auteurs des violences sont représentés comme des personnes ayant perdu le contrôle de leurs émotions. Une dynamique déresponsabilisante typique de la culture du viol qui tend à excuser les actes violents. Ainsi, 23,6% des personnes interrogées sont d'accord avec la phrase "Les auteurs de violences sont débordés par leurs émotions" et 17,2% avec l'occurrence "Les auteurs de violences sont fous". On retrouve cependant une ambivalence entre le contrôle sur l'autre et le contrôle sur soi, similaire à celle identifiée dans les représentations liées aux violences. En effet, 60,5% des personnes sont d'accord avec la phrase "Les auteurs de violences cherchent le contrôle sur l'autre".



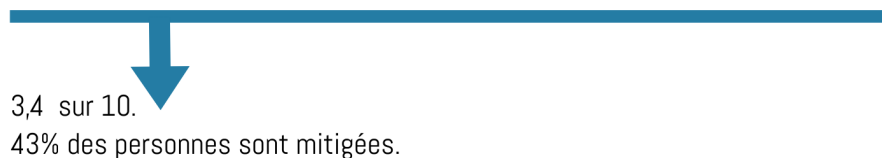
Les victimes

A nouveau, la représentation des victimes ne contient pas les stéréotypes liés à une éventuelle consommation d'alcool ou de drogue. On ne retrouve pas non plus d'adhésion majoritaire aux idées biaisées assimilant uniquement les victimes de violence aux milieux précaires ou à certaines nationalités.

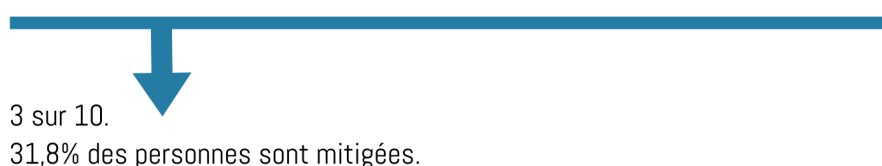
Cependant 43% des personnes donnent une réponse mitigée à la phrase "Les victimes de violences viennent de milieux précaires" et 39,1% pour l'énoncé "Les victimes de violences sont pauvres".

Plus encore, 30,3% des personnes sont mitigée face à la phrase "Les victimes de violences sont immigrées", et 31,8% le sont également face à l'occurrence "Les victimes de violences sont étrangères". Des généralités qu'il s'agit de déconstruire absolument. Une représentation plurielle et diversifiée des victimes de violence permet ainsi à plus de femmes de s'identifier et de demander de l'aide en cas de besoin.

"Les victimes de violences viennent de milieux précaires"



"Les victimes de violences sont étrangères "





Si la majorité adhère clairement aux idées que les victimes subissent des formes d'emprise et de contrôle en cohérence avec les idées abordées plus haut, il convient également de noter une forme de responsabilisation prononcée des victimes propre à nouveau à la culture du viol. Ainsi 18,8% de personnes adhèrent à la phrase "Les victimes de violences communiquent mal". 10% des personnes ne s'opposent pas à la phrase très directe "Les victimes de violence l'ont cherché" et 24 % à la phrase "Les victimes de violence ont une attitude provocante".

On voit ainsi que la responsabilisation des victimes perdure encore de manière indirecte et plus discrète.



On observe donc une représentation majoritaire des violences correspondant avec la réalité. Elles sont ancrées dans les relations de pouvoir et perçues par la majorité comme systémiques. Ce qui est positif, mais une partie de la population ne s'oppose pas encore frontalement aux phrases généralisatrices. Les grands stéréotypes d'une violence uniquement perpétrée par des personnes inconnues, justifiée par l'alcool, la drogue ou encore l'émotion restent ainsi présents, tout comme les représentations biaisées du milieu dans lequel évolueraient les protagonistes.

On peut ainsi voir plusieurs représentations s'accumuler. La violence est à la fois représentée comme prenant son origine dans le sexisme et étant liée au contrôle de l'autre, pouvant être perpétrée et par des proches, et dans la rue. Ainsi, une majorité des personnes interrogées adhèrent à la notion d'emprise, de contrôle sur l'autre et de relation de pouvoir, propre aux violences. Le fait que la violence puisse être multiple et globale semble alors compris. Mais elle est aussi liée à des idées responsabilisant les victimes et déresponsabilisant l'auteur des violences.

De même, les notions de pulsions, de folie ou encore de maladresses communicationnelles des victimes sont également présentes et créent des formes d'ambivalence dans les discours et les représentations.

Il semble ainsi que les représentations soient symboliques d'un temps de transition. Les discours féministes liant clairement la violence au contrôle, aux rapports de pouvoir et d'emprise présents ne remplacent pas, mais s'ajoutent à d'autres discours, propres quant à eux à la culture du viol, qui lient la violence à la folie ou à la pulsion et responsabilisent les victimes.



Des représentations changeantes selon le genre (Tab.4)

Affirmation	F			H		
	top3	middle	bottom3	top3	middle	bottom3
La violence est une question d'emprise sur l'autre	56%	35%	9%	38%	53%	9%
La violence est une question de contrôle sur l'autre	42%	45%	13%	25%	54%	21%
La violence est due à une maladresse	2%	9%	89%	3%	23%	74%
Les auteurs de violences sont maladroits	3%	12%	85%	6%	33%	60%
Les auteurs de violences sont étrangers	10%	30%	69%	7%	35%	58%
Les auteurs de violences sont immigrés	1%	28%	70%	7%	32%	61%

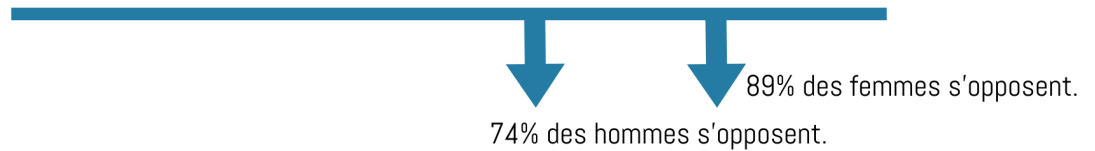
Si l'on peut dessiner une représentation globale des violences, il est également intéressant de croiser les résultats selon l'âge et le genre des personnes interrogées.

Ainsi, on peut constater sur le tableau 4 que les hommes ont, de manière globale, plus d'idées reçues que les femmes sur les violences. Ils sont moins informés sur leurs mécanismes et expriment un désaccord plus élevé à propos des phrases telles que "La violence est une question d'emprise sur l'autre" ou encore "La violence est une question de contrôle sur l'autre".

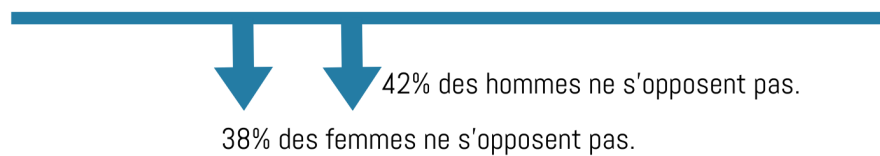


Les hommes auront également plus tendance à adhérer aux idées reçues justifiant les violences. Ils expriment moins de désaccord envers les phrases "La violence est due à une maladresse" ou encore "Les auteurs de violences sont maladroits". Pour terminer, les hommes adhèrent plus facilement à des idées reçues dessinant des profils types d'auteurs de violence. Ils sont ainsi plus nombreux que les femmes à être en accord avec la phrase "Les auteurs de violences sont étrangers" et "Les auteurs de violences sont immigrants".

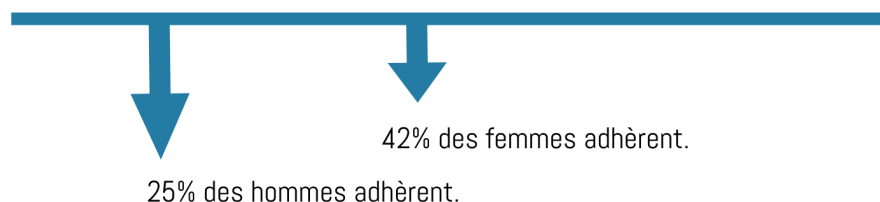
"La violence est due à une maladresse"



"Les auteurs de violences sont étrangers"



"La violence est une question d'emprise sur l'autre"





Des représentations changeantes selon l'âge (Tab.5)

Affirmation	15 à 29 ans			30 à 44 ans			45 à 59 ans			60 à 79 ans		
	top3	middle	bottom3	top3	middle	bottom3	top3	middle	bottom3	top3	middle	bottom3
la violence est due à un coup de folie	0%	42%	58%	10%	54%	35%	5%	47%	48%	11%	40%	49%
La violence trouve son origine dans le sexisme	22%	43%	35%	10%	57%	32%	28%	47%	25%	23%	58%	18%
Les auteurs de violences sont des proches	43%	50%	6%	34%	50%	16%	54%	41%	5%	53%	42%	5%
Les femmes subissent de la violence à l'extérieur du foyer	24%	62%	14%	9%	61%	29%	22%	51%	21%	2%	60%	27%
Les victimes de violences viennent de milieux précaires	6%	49%	45%	1%	47%	51%	1%	31%	67%	11%	46%	43%
Les victimes de violences sont ivres	2%	25%	73%	2%	19%	80%	7%	22%	71%	0%	38%	61%
Les victimes de violences l'ont cherché	0%	11%	89%	0%	12%	88%	1%	4%	95%	2%	10%	88%
Les auteurs de violences sont pris de folie	11%	37%	52%	10%	50%	39%	15%	50%	35%	11%	42%	47%
Les auteurs de violences boivent	7%	46%	46%	8%	63%	28%	5%	57%	38%	9%	55%	35%
Les auteurs de violences ne savent pas contrôler leurs émotions	35%	41%	23%	47%	45%	8%	46%	49%	15%	47%	40%	13%
Les victimes de violence sont sous contrôle	15%	58%	23%	29%	44%	27%	33%	41%	25%	23%	32%	45%
La violence est une question d'emprise sur l'autre	33%	53%	14%	37%	58%	4%	60%	31%	9%	60%	30%	9%
Les victimes de violences sont sous emprise	19%	57%	23%	36%	41%	23%	44%	42%	14%	30%	47%	23%

La question se complexifie au niveau de l'âge des personnes interrogées (tableau 5). Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il n'existe pas d'écart générationnel franc et linéaire.

La population qui semble adhérer le plus aux idées reçues sur la violence de manière générale est composée de personnes de 30 à 44 ans. Ces dernières expriment plus franchement leur accord avec la phrase "La violence est due à un coup de folie" que les 15 à 29 ans, et elles sont moins en accord avec l'énoncé "La violence trouve son origine dans le sexisme" que les personnes de 45 à 59 ans.



"La violence est due à un coup de folie"



10% des 30 à 44 ans adhèrent.

"La violence trouve son origine dans le sexisme"



32% des 30 à 44 ans s'y opposent.

A l'inverse, les personnes de 44 à 59 ans semblent le moins adhérer aux idées reçues et être les plus informées sur les différents mécanismes propres aux violences. Elles adhèrent par exemple plus à la notion d'emprise et s'opposent aux idées reçues sur les profils types des victimes et des auteurs de violences. Elles pensent également les violences dans une forme de pluralité. Ainsi en moyenne elles sont plus que les 30 à 44 ans à être d'accord que "Les auteurs de violences sont des proches" et adhèrent également plus que les 30 à 44 ans à la phrase "Les femmes subissent de la violence à l'extérieur du foyer".

Les deux catégories aux extrémités (15 à 29 ans et 60 à 79 ans) ont des résultats moins nets. On observera par exemple que les 60 à 79 ans adhèrent plus facilement à des stéréotypes portant sur les victimes de violence.



"Les auteurs de violences sont des proches"



54% des 45 à 59 ans adhèrent.

Ainsi les personnes de 60 à 79 ans sont plus en accord que celles de 30 à 44 ans sur le fait que "Les victimes de violences viennent de milieux précaires" ou encore que "Les victimes de violences sont ivres". Elles sont également plus d'accord que les 15 à 44 ans pour affirmer que "Les victimes de violences l'ont cherché", par exemple.

Enfin, les 15 à 29 ans ne représentent pas la population la plus sensible aux mécanismes des violences, mais il s'agit de la population qui adhère le moins aux idées reçues sur les violences. Ainsi, en comparaison, ces personnes expriment plus leur désaccord que les 30 à 44 ans sur des phrases telles que "Les auteurs de violences sont pris de folie", "Les auteurs de violences boivent" ou encore "Les auteurs de violences ne savent pas contrôler leurs émotions".

"Les auteurs ne savent pas contrôler leurs émotions"



23% des 15 à 30 ans s'opposent.



Cependant, cette population semble moins à l'aise avec les notions de contrôle et d'emprise. Ainsi elle exprime moins d'adhésion que les 30 à 44 ans à la phrase "Les victimes de violence sont sous contrôle". En moyenne, elles sont également moins à adhérer aux phrases "La violence est une question d'emprise sur l'autre" et "Les victimes de violences sont sous emprise".

Ces données sont intéressantes et montrent que si les informations sont transmises aux personnes, elles dépendent des vécus (notamment des violences vécues ou rapportées) et des canaux d'informations. Des entretiens qualitatifs pourraient nous permettre de les préciser.

On peut cependant déjà supposer que si les personnes de 44 à 59 ans sont les plus informées, c'est notamment parce qu'elles ont été ciblées par des campagnes de sensibilisation, au contraire des personnes de 15 à 29 ans encore peu ciblées par ces mêmes outils. Les contenus culturels, médiatiques et les discours dans lesquels ont évolué les personnes influencent également leur perception. Ainsi on peut supposer que ces éléments expliquent les différences entre les personnes âgées de 15 à 29 ans, de 30 à 44 ans et de 60 à 79 ans qui n'ont pas, au cours de leur vie, été exposées aux mêmes discours, contenus culturels et politiques.



Les mots comptent !

Nous l'avons observé, de nombreuses idées reçues circulent encore sur les violences et les termes qui leur sont associés. "Drame passionnel", "drame familial" ou encore "dérapage" sont des expressions également problématiques. Or elles sont encore fréquemment utilisées dans les médias.

Croiser les données associant les terminologies proposées avec les données concernant l'adhésion aux phrases et aux idées reçues permet d'observer les liens qui peuvent se tisser entre ces deux domaines. En effet, une personne associant la violence au terme "drame familial" ou "drame passionnel" adhère-t-elle également au fait que "la violence est due à la passion" ? De la même manière, une personne associant la violence au terme "dérapage" associe-t-elle également celle-ci à l'idée de maladresse (adhésion aux phrases "la violence est due à une maladresse" et "les auteurs de violences sont maladroits") ?

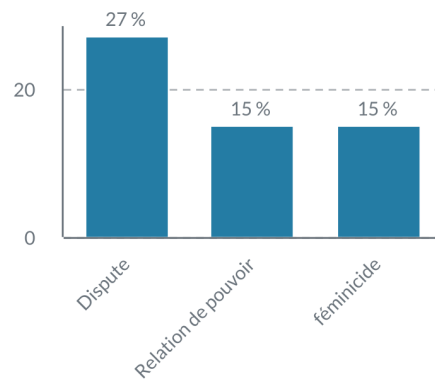
Dispute ou domination ?

Les liens sont très clairs dans le cas des termes "dispute", "dérapage", "relation de pouvoir" et "domination masculine".

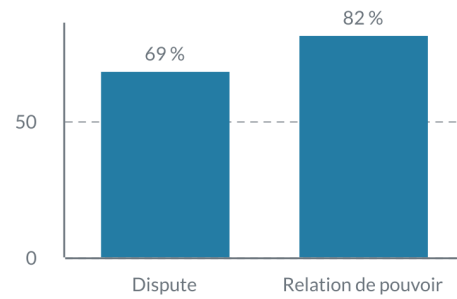
Les termes "dispute" et "dérapage" sont significativement liés à une idée de maladresse et de pulsion ou de perte de contrôle. Tandis que les termes de "domination masculine" et "relation de pouvoir" sont, quant à eux, liés à des idées adéquates sur la violence et sur la cause de celle-ci.



Comparaison avec le terme dispute (Tab.6)



Pourcentage de sélection des termes pour les personnes adhérant à "les violences sont dues à une pulsion incontrôlée"

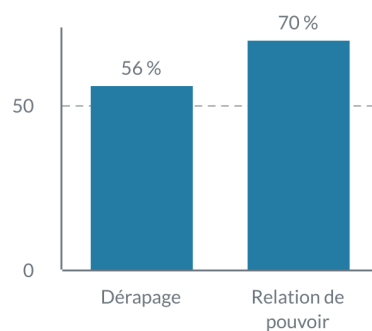


Pourcentage de sélection des termes pour les personnes s'opposant à "les auteurs de violences sont maladroits"

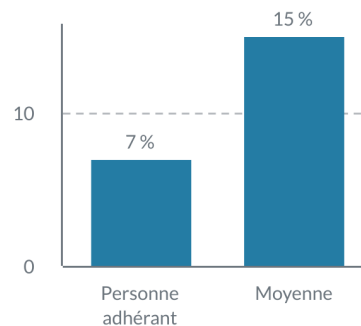
Ainsi, il y a une corrélation entre des idées reçues sur les violences et le lien entre les violences et le terme dispute (tab.6). On constate que les personnes en désaccord avec le fait que les auteurs de violences sont maladroits sont plus nombreuses à lier les violences au terme "relation de pouvoir" qu'au terme "dispute". De la même manière, les personnes adhérant à la phrase "Les violences sont dues à une pulsion incontrôlée", lient plus le terme de violence au terme de "dispute" qu'aux termes "féminicide" et "relation de pouvoir".



Comparaison avec le terme dérapage (Tab. 7)



Pourcentage de sélection des termes pour les personnes adhérant à "Les auteurs de violences cherchent le contrôle sur l'autre"

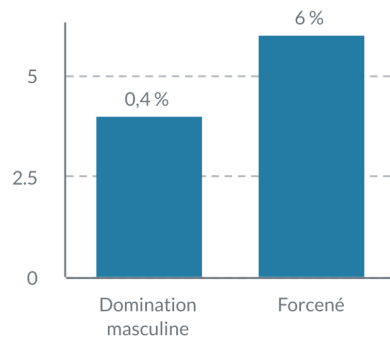


Pourcentage de sélection de terme dérapage entre la moyenne et les personnes s'opposant à la phrase "Les auteurs de violence ne savent pas contrôler leur émotion"

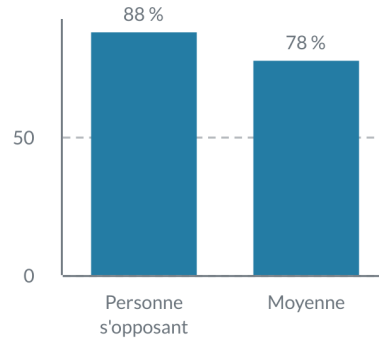
Des mécanismes similaires s'observent avec le terme "dérapage" (Tab.7). Ainsi, si on est en désaccord avec la phrase "Les auteurs de violence ne savent pas contrôler leur émotion", on liera moins que la moyenne le terme violences au terme "dérapage". De la même manière, si on est en accord avec la phrase "Les auteurs de violences cherchent le contrôle sur l'autre", on y liera moins le terme "dérapage" que le terme "relation de pouvoir".



Comparaison avec le terme domination masculine (Tab.8)



Pourcentage de sélection des termes pour les personnes adhérant à "La violence est due à l'amour"



Pourcentage de sélection de terme domination masculine entre la moyenne et les personnes s'opposant à la phrase "Les auteurs de violences sont provoqués"

Pour terminer (Tab.8), on observe que les personnes étant en désaccord avec l'occurrence "Les auteurs de violences sont provoqués" lient plus que la moyenne le terme "domination masculine" à violence.

Au contraire, les personnes qui sont d'accord avec le fait que la violence est due à l'amour lieront moins la violence à la "domination masculine" qu'au terme "forcené".



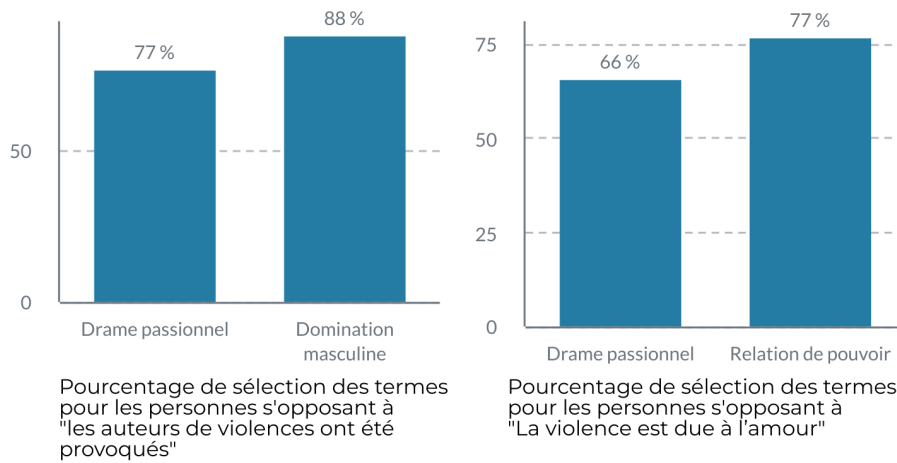
Drame ou féminicide ?

La comparaison des termes "drame passionnel", "drame familial" et "féminicide" avec les idées reçues associées sont également intéressantes. En effet, si aucune corrélation ne peut être relevée quant au terme "drame familial", on note un lien clair entre le terme "passionnel" et la notion de passion et d'amour, au contraire du terme féminicide qui s'inscrit dans le paradigme du meurtre.

On note ainsi que les personnes étant en désaccord avec des idées fausses sur les violences, comme "Les auteurs de violences ont été provoqués" ou "La violence est due à l'amour" lient significativement plus la violence à des termes adéquats comme "domination masculine" et "relation de pouvoir" qu'au terme "drame passionnel".



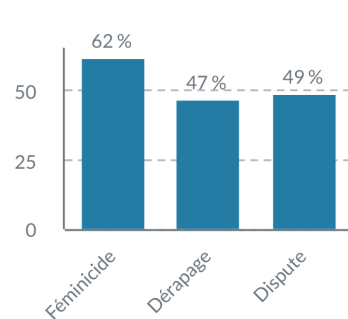
Comparaison avec le terme "drame passionnel" (Tab.9)



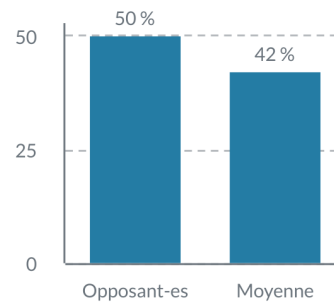
Il existe une corrélation entre le fait de lier le terme "drame passionnel" à la violence et les idées reçues sur les violences. (Tab.9) Les personnes étant en désaccord avec la phrase "Les auteurs de violences ont été provoqués" vont ainsi plus lier la violence à la "domination masculine" qu'à un "drame passionnel". Il en est de même pour les personnes étant en désaccord avec la phrase "la violence est due à l'amour" qui sélectionnent plus le terme "relation de pouvoir" que "drame passionnel".



Comparaison avec le terme "Féminicide" (Tab.10)



Pourcentage de sélection des termes pour les personnes s'opposant à "la violence est due à la passion "



Pourcentage de sélection de terme féminicide entre la moyenne et les personnes s'opposant à la phrase "Les auteurs de violences sont pris de folie"

Les personnes étant en désaccord avec la phrase "Les auteurs de violences sont pris de folie" lient plus la violence au terme "féminicide" que la moyenne. Au contraire, les personnes étant en accord avec la phrase "La violence est due à la passion" lient plus la violence au terme "dérapage" ou "dispute" qu'au terme "féminicide".

Cette analyse nous permet ainsi d'affirmer que certains termes vont activer, ou réaffirmer, des idées sur les violences. En tout cas, il est clair que le vocabulaire utilisé pour parler des violences est directement lié aux représentations qu'en ont les personnes. L'utilisation d'un vocabulaire adéquat peut avoir une influence positive sur les représentations tout en évitant de réaffirmer des représentations inadéquates qui favorisent la perpétuation des violences.



PARTIE 2

L'influence des médias sur nos représentations



Dans cette deuxième partie, nous nous intéressons à la consommation médiatique et au lien entre celle-ci et les idées reçues. Nous croiserons ainsi les résultats obtenus dans la première partie, tant sur les représentations que les termes liés, à la consommation médiatique des personnes.

Y a-t-il des différences marquées entre le lectorat des médias ou est-il homogène? Certains lectorats adhèrent-ils plus à certaines des représentations que d'autres? Peut-on lier ces données à une ligne éditoriale ou à un certain traitement médiatique des violences sexistes?

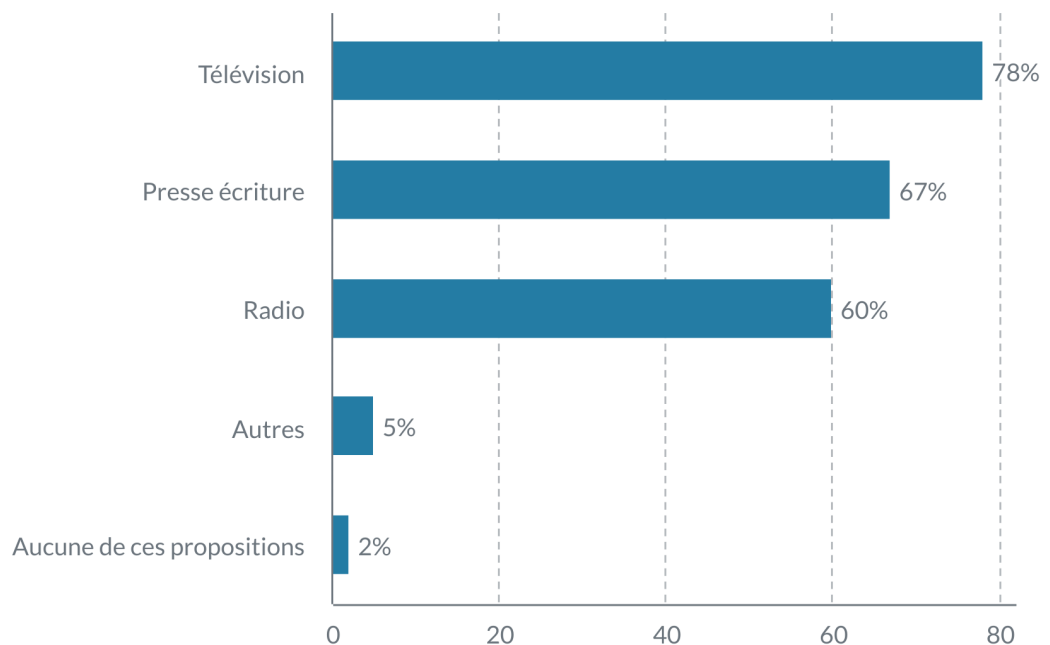
Pour cela, nous allons comparer les données de la présente recherche à l'étude sur le traitement des violences sexistes en Suisse romande sortie en 2020 par DécadréE. Il est en effet intéressant de percevoir les éventuels liens de corrélation entre le traitement que les médias réservent aux violences sexistes et les représentations de son lectorat, que cela soit d'un point de vue général ou en précisant par critères.



La consommation des médias en Suisse Romande

Afin d'introduire cette partie, il nous paraît important de nous poser des questions de contexte. Comment la population de Suisse Romande s'informe-t-elle ? Où trouve-elle les informations ? Comment construit-elle son savoir ? Et plus encore, quels sont les médias les plus lus ?

Pourcentage de personnes s'informant via les canaux suivant (Tab.11)





Consommation médiatique selon l'âge (Tab. 12)

Média	15 à 29 ans	30 à 44 ans	45 à 59 ans	60 à 79 ans
Internet	90%	90%	80%	77%
Télévision	60%	76%	84%	94%
Presse écrite	55%	57%	75%	85%
Radio	47%	61%	62%	72%
Autres	8%	5%	4%	3%
Aucune de ces propositions	4%	3%	0%	0%

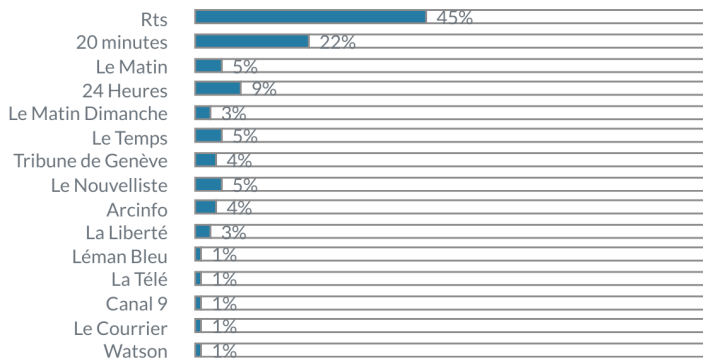
*les différences significatives sont soulignées en rouge pour le négatif et en vert pour le positif.

De premières données nous permettent de voir que les personnes utilisent principalement internet pour s'informer. La seule différence notable en termes d'âge (Tab.12) se situe auprès des 60 à 79 ans qui, sans surprise, s'informent en majorité au moyen de la télévision, de la presse écrite et de la radio. Du côté des plus jeunes, on observe, à nouveau sans grande surprise, que la majorité des informations sont trouvées sur internet. Les données portant sur la presse écrite, la radio et la télévision montrent en effet une baisse notable de la moyenne concernant la consommation des 15 à 29 ans.

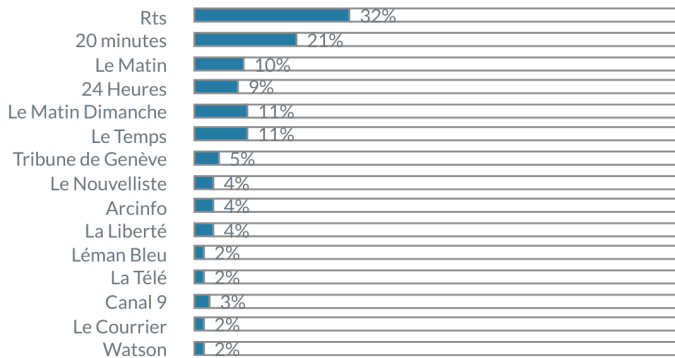


Consommation médiatique selon les médias (Tab.13)

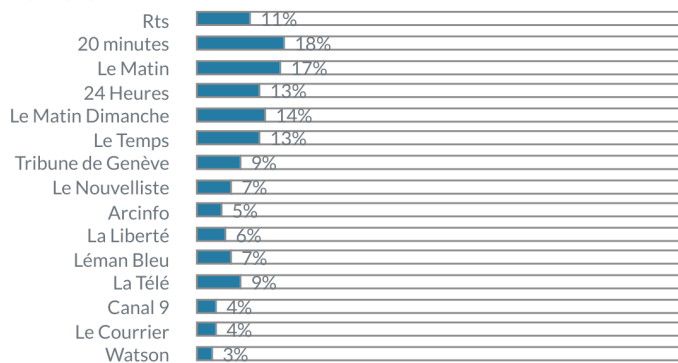
Tous les jours



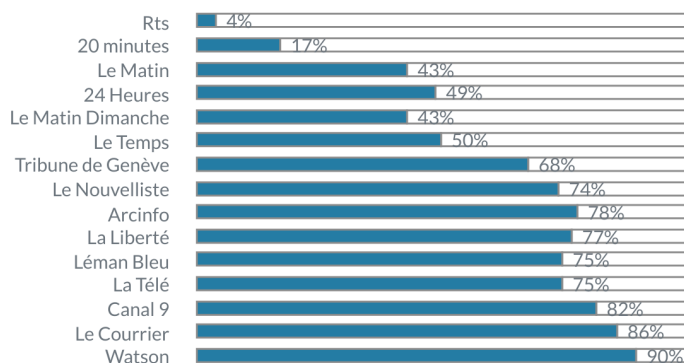
Régulièrement



Parfois



Jamais



Qu'en est-il plus précisément des médias consommés ? On observe que les médias les plus consultés en Suisse sont la RTS, le 20 minutes, Le Matin suivi par Le 24 Heures. Des résultats qui montrent que le contenu gratuit et romand passe avant le contenu payant et régional.

Aucune différence notable n'apparaît en ce qui concerne les médias consommés selon l'âge des participant-es.

Pour finir, on observe que les personnes ne consomment pas un seul média, mais une pluralité de médias et de contenus. Une donnée qu'il est important de prendre en compte dans la lecture des résultats qui suivront.



Représentations et médias

En 2020 DécadréE a évalué les médias romands sur la base des 12 critères ci-après et en les notant entre -1 et 1, permettant ainsi de mettre en avant une moyenne générale. De manière générale, la note 1 est attribuée lors d'un traitement adéquat et la présence des éléments, la note 0 est attribuée pour signifier un doute ou l'absence d'éléments, la note -1 est attribuée lors de la présence d'éléments problématiques.

1. le vocabulaire
2. les sources
3. la validité de l'information
4. la hiérarchie des informations
5. la représentation des victimes
6. la représentation des auteurs
7. la représentation des rapports de pouvoir
8. la représentation des mécanismes de violences
9. la présence de statistique
10. la mention d'autres violences
11. la citation d'une expertise
12. la mention des ressources d'aides

Les données sur le vocabulaire (critère 1) ainsi que sur les représentations du scénario des violences (critères 5 à 8) sont pertinentes pour la comparaison qui nous occupe. Les données sur la présence d'éléments sensibilisants et informatifs sur les violences (critères 9 à 12) permettent d'observer à quel point les médias contribuent à déconstruire des représentations et informer sur les violences.



Lors de l'étude de 2020, une analyse critères par critères avait permis de mettre certains points prégnants en évidence. On notait ainsi une présence rare de victimshaming flagrant, justifiant la violence par le comportement des victimes (critère 4) dans les médias. Au contraire, 28% des articles analysés contenaient des idées reçues sur les auteurs de violence. La représentation des rapports de pouvoir (critère 7) ainsi que des mécanismes des violences (critère 8) disposaient de résultats mitigés. Nous avons en effet noté que les articles, s'ils n'invisibilisaient pas totalement les violences et les rapports de pouvoir, n'en explicitaient pas les mécanismes. Des résultats concordant avec l'analyse de la dernière partie des critères, qui ciblent les éléments mettant en perspective les violences, comme la mention de statistiques (critère 9), de violences systémiques (critère 10) ou encore d'expertise (critère 11) et de ressources d'aide (critère 12). L'étude de 2020 a souligné les graves manquements quant à ces critères qui sont pourtant essentiels dans une perspective d'information et de sensibilisation aux violences. 53% des articles mentionnent ainsi uniquement une violence isolée et ne permettent pas de faire le lien avec l'ensemble des violences sexistes. Pire encore, seulement 9% des articles mentionnent directement une ressource d'aide.

Tableau résumant le pourcentage d'articles en fonction des notes et des critères (Tab.13)

Critères	-1	0	1
Mise en perspective des violences	66%	11%	15%
Description des relations de pouvoir	14%	44%	41%
Description des mécanismes des violences	10%	55%	35%
Description de l'auteur	10%	17%	71%
Description de la victime	3%	9%	87%
Utilisation d'un vocabulaire adapté	6%	18%	75%



La comparaison nous permet de mieux comprendre l'influence des médias sur les représentations. L'analyse des représentations des personnes de l'enquête lors de la première partie, nous a permis de tirer 4 principales conclusions :

- Une ambivalence en ce qui concerne la notion d'emprise et de contrôle propre aux mécanismes des violences.
- La persistance, pour certaines personnes, d'une forme d'ambivalence concernant des représentations généralisatrices et stéréotypées des victimes et des auteurs de violence.
- La présence de représentations mettant en perspective les violences et les intégrant dans le système patriarcal et les liant au sexisme.
- La présence de mécanismes de responsabilisation des victimes et de déresponsabilisation des auteurs de violences.

On peut se demander si ces mêmes représentations se retrouvent dans les médias. Les ambivalences en ce qui concerne les mécanismes des violences, notamment en lien avec la perte de maîtrise, se retrouvent dans les médias. Il apparaît également que les éléments stéréotypés relevés dans les médias, comme la focalisation sur la nationalité, la santé mentale ou encore le statut social de l'auteur des violences sont encore présents dans les représentations collectives, même s'ils tendent à être déconstruits.



D'un autre côté, certains éléments apparaissant dans les représentations ne sont pas ou plus présents dans les médias. Ainsi, dans l'étude parue en 2020, on notait peu d'éléments mettant en perspective les violences et les intégrant comme un élément constitutif du système patriarcal. D'un autre côté, l'absence de victimshaming avait été soulignée comme un point positif et vraisemblablement nouveau à la lumière des études et des articles passés analysés. Ces deux éléments ressortent pourtant dans les représentations des personnes de l'enquête.

Une première explication à ces différences peut se trouver à la fois dans la manière dont les personnes construisent leur savoir et leur représentation et dans celle dont les médias changent leurs pratiques. En effet, les représentations liées aux violences ne sont pas construites uniquement à travers les médias mais à travers une série de contenus et discours culturels et sociétaux plus ou moins précis, plus ou moins impactants, plus ou moins répandus et accessibles. Ces discours peuvent aussi mettre plus de temps à changer les représentations des personnes. Un changement pourrait ainsi apparaître plusieurs années après son apparition dans les médias.



L'influence des médias sur les représentations

Qu'en est-il maintenant si l'on analyse les représentations mobilisées par chaque média ? Les représentations changent-elles du tout au tout selon les médias consommés ? Est-il possible d'observer des influences positives ou négatives des médias ?

Les données tendent à montrer une certaine homogénéité dans les représentations, ce qui n'est pas étonnant. En effet, l'apparition des contenus digitaux et gratuits a modifié notre manière de consommer les médias. Nombreuses sont les personnes qui consomment plusieurs médias, voire comparent les contenus entre eux. De plus, les médias eux-mêmes s'échangent des contenus, à l'instar des médias du groupe Tamédia (24 Heures, La Tribune de Genève, Le Matin Dimanche), mais aussi des partenariats existants par exemple entre La Liberté et Le Courrier ou encore le Nouvelliste.

Pour analyser l'influence des médias, nous avons ainsi comparé les réponses entre les personnes lisant les médias et celles ne les lisant pas et observé si nous pouvions identifier des corrélations.

Nous reprenons donc les éléments apportés par l'étude publiée en 2020 et nous les comparons aux tendances repérées concernant l'adhésion aux représentations en lien avec la lecture des médias. Nous avons pour cela établi des tendances positives et négatives. Par tendance négative, nous entendons une corrélation statistique entre la lecture d'un média et l'adhésion à des représentations biaisées.



Par tendance positive, nous entendons une corrélation statistique entre la lecture d'un média et l'adhésion à des représentations adéquates. Nous précisons qu'il n'est pas ici question de penser une relation de causalité directe et unique entre la lecture d'un média et l'adhésion à certaines idées reçues, car les représentations concernant les violences ont de multiples influences, dont les médias.

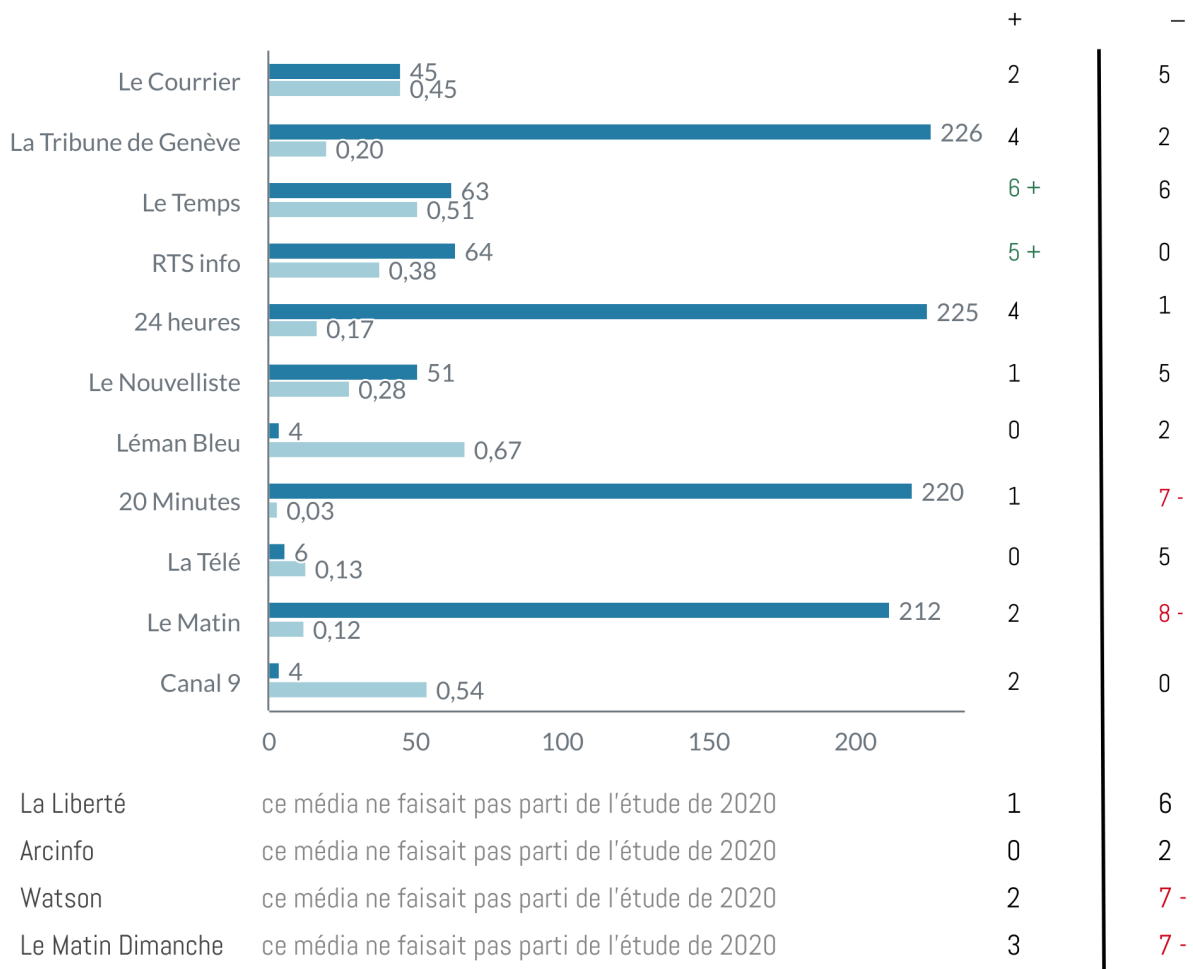
La présente analyse permet ainsi d'observer des corrélations et d'émettre des hypothèses concernant le rôle des médias dans la réaffirmation de certaines idées.



Comparaison entre médias (Tab. 14)

Nombre d'article et moyenne des médias entre -1 et 1 selon l'étude de 2020

Nombre de tendances significatives



En rouge (-) les médias ayant le plus de tendances négatives et en vert (+) ceux ayant le plus de tendances positives.



Lors de l'étude de 2020, une analyse média par média avait permis de dessiner 3 grands groupes (Tab.14). Certains médias ont une couverture modérée du sujet avec une moyenne de 50 articles durant l'année analysée et obtiennent des moyennes allant de 0,28 à 0,51. D'autres médias ont, au contraire, une forte couverture médiatique des violences avec une moyenne de 200 articles. Ces médias se reposent beaucoup sur les dépêches d'agences, comme l'ATS, et échangent des articles entre eux. Une similarité dans le traitement médiatique avait été notée dans les journaux Tamédia. Avec une moyenne allant de 0 à 0,2, ces médias doivent se concentrer sur les éléments formels comme le vocabulaire utilisé et la hiérarchisation des informations. Pour terminer, les médias télévisuels représentent un groupe à part avec une très faible couverture et une bonne moyenne. Il est cependant difficile de tirer une analyse d'un si petit corpus.

En comparant ces données aux principales tendances identifiées (Tab. 14), il apparaît clairement que les 2 médias ayant la moins bonne moyenne (Le Matin, 20 Minutes) font l'objet de plus de tendances négatives.

Il semble ainsi que la consommation de média traitant les violences de manière inadéquate a une influence négative sur les représentations biaisées, ou du moins les réaffirme.



Au contraire un traitement des violences sexistes adéquat semble exercer un rôle positif. Celui-ci est néanmoins moins affirmé. Le Temps et Le Courrier, qui avaient tous les deux une bonne moyenne ainsi qu'un grand nombre de contenus diffusés, ne semblent pas avoir une influence plus positive que négative par exemple. Par contre, la RTS a une bonne moyenne et uniquement des tendances positives.

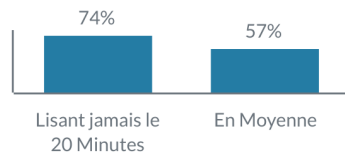
On observe également que les tendances positives sont deux fois moins présentes que les tendances négatives. Plusieurs pistes permettent d'expliquer cela. D'une part et comme nous l'avons observé lors de la première partie de notre analyse, il est plus facile de réaffirmer les représentations biaisées que de les déconstruire. Si de nouvelles idées sur les violences apparaissent, elles ne remplacent pas pour autant les anciennes, mais ont tendance à s'y additionner. D'autre part, il convient de noter que dans la plupart des médias analysés les mêmes critères pouvaient être améliorés. Ainsi les critères 9 à 12, permettant une meilleure sensibilisation, étaient peu présents même dans les médias ayant les meilleures moyennes. De plus, des éléments concernant la représentation des mécanismes des violences et des relations de pouvoir manquaient souvent. Le nombre de contenus lus peut également jouer un rôle. On peut ainsi espérer qu'en améliorant encore le traitement médiatique des violences avec un accent sur la sensibilisation, de nouvelles tendances positives apparaissent.

On peut pour terminer et exemplifier notre analyse ressortir les tendances provenant de 4 phrases soumises à l'échantillon (Tab.15.1/2/3/4).

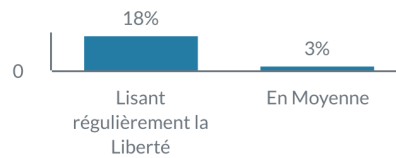


Tendances négatives pour la phrase "la violence est due à la passion" (Tab.15.1)

Personnes en désaccord

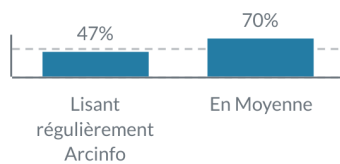


Personnes en accord

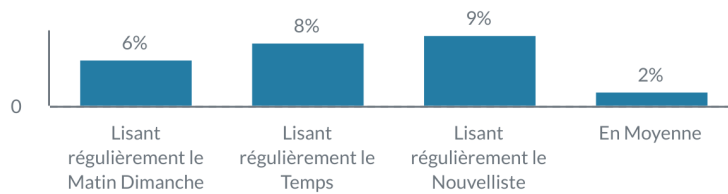


Tendances négatives pour la phrase "la violence est due à l'amour" (Tab.15.2)

Personnes en désaccord

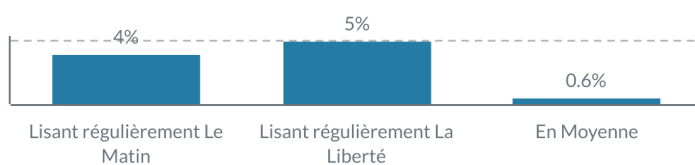


Personnes en accord



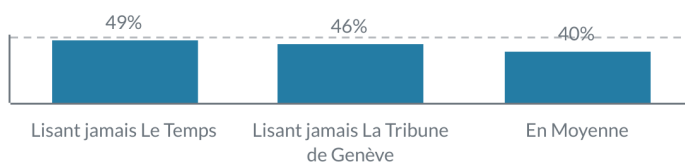
Tendances négatives pour la phrase "les victimes de violence l'ont cherché" (Tab.15.3)

Personnes en accord



Tendances positives pour la phrase "la violence trouve son origine dans les inégalités entre hommes et femmes" (Tab.15.4)

Personnes en désaccord





On observe ainsi que les personnes lisant jamais le 20 Minutes sont plus nombreuses que la moyenne à être en désaccord avec la phrase "La violence est due à l'amour" (Tab.15.1) et inversement pour les personnes lisant régulièrement La Liberté. La consommation de l'un ou l'autre média semble avoir une influence sur le lien biaisé fait entre violence et amour. De la même manière, les personnes lisant régulièrement Arcinfo sont moins nombreuses que la moyenne à être en désaccord avec la phrase "La violence est due à la passion" (Tab. 15.2). La consommation du Matin, du Nouvelliste ou du Temps semble augmenter l'adhésion à cette occurrence. On observe aussi des tendances négatives en ce qui concerne des mécanismes de victimshaming (Tab. 15.3). Ainsi les personnes lisant régulièrement La Liberté et Le Matin adhèrent plus que la moyenne à la phrase "les victimes de violence l'ont cherché". Pour finir, lire Le Temps et La Tribune de Genève semble donner des clefs dans la compréhension des violences et leurs mises en perspective (Tab.15.3). Ainsi les personnes ne lisant jamais ces médias sont plus en désaccord avec la phrase "la violence trouve son origine dans les inégalités entre hommes et femmes" que la moyenne.

On voit ainsi que l'analyse est complexe. Certains médias se démarquent positivement sur certaines points, tandis que des lacunes se font sentir sur d'autres. Il est ainsi intéressant de constater qu'un travail peut encore être mené dans l'utilisation des bonnes terminologies et la déconstruction des mythes dans l'ensemble des médias.



Conclusion

De cette étude, nous pouvons tirer deux grandes conclusions. D'une part, les représentations des violences tendent à se déconstruire et une représentation plus adéquate se perçoit notamment dans le lien qui est fait entre violence et sexisme et dans la prise en compte des rapports de pouvoir et d'emprise.

Cependant, de nombreuses représentations biaisées se maintiennent, notamment dans un schéma de responsabilisation des victimes et de déresponsabilisation des auteurs. On note ainsi l'importance encore accordée à la notion de perte de contrôle et de folie, ainsi que la présence de mécanismes de victimshaming.

L'absence d'adhésion majoritaire concernant les biais liés à la nationalité ou encore aux possibles dépendances des victimes et des auteurs est une bonne surprise. Ces résultats doivent cependant être relativisés. En effet, on observe encore des personnes exprimant une adhésion totale ou partielle vis-à-vis de ces stéréotypes. Or, les discours les favorisant semblent prendre de l'ampleur en Suisse romande.

Dans un second temps, on peut également conclure à une corrélation entre les discours et les mots utilisés par les médias et les représentations des personnes de l'enquête biaisées des lectorats. En effet, on observe des liens entre les résultats de l'analyse approfondie des articles et les représentations. L'analyse des terminologies mises en lien avec les violences permet d'identifier des relations nettes entre les termes et les idées reçues. Les mots comptent et on ne le dira jamais assez.



Plus encore, la prise en compte des médias consommés (et leur discours) ainsi que des représentations des personnes a permis de voir une corrélation se dégager. Plus une personne lira des médias ayant été identifiés comme diffusant des contenus biaisés sur les violences, plus elle adhérera à ces idées, A l'inverse, moins elle les lira, moins elle adhérera à ces représentations.

Pour finir, une chose semble coïncider dans les deux cas, ce n'est pas simplement en diffusant des contenus neutres et adéquats à propos des violences que les idées reçues disparaissent. Ainsi, on observe dans l'analyse des représentations que celles-ci se cumulent jusqu'à donner lieu à des ambivalences frôlant la contradiction. C'est le cas par exemple des éléments ayant trait à la notion de contrôle. Ainsi s'il est désormais compris que les personnes auteures exercent un contrôle sur autrui, elles-mêmes restent perçues comme des personnes dénuées de contrôle de soi. Les idées adéquates s'ajoutent donc mais ne remplacent pas forcément les représentations biaisées déjà construites et bien ancrées.

Le même constat peut se faire dans les médias. Les tendances négatives réaffirmant les stéréotypes sont plus marquées et coïncident directement avec le traitement médiatique. Déconstruire ces représentations n'est pas aisé, cela demande du temps et la parution régulière de contenu approfondi et questionnant. Or, peu de médias en Suisse romande font ce travail de sensibilisation.

Il reste encore du chemin pour que chaque personne soit informée de manière adéquate sur les violences, puisse en connaître et reconnaître les mécanismes et ait les ressources pour réagir.



Face à ce constat, DécadréE continue son travail de sensibilisation aux médias durant les années à venir. On observe que les recommandations élaborées en 2018 sont encore d'actualité. Il s'agit en effet de maintenir les représentations adéquates en continuant à insister sur la déconstruction des stéréotypes.

La présente étude nous permet de mieux axer notre message et notre discours en focalisant sur les points suivant :

- L'utilisation d'une terminologie neutre et adéquate
- La description des mécanismes des violences en termes de relation de pouvoir et d'emprise
- La déconstruction des mythes liés aux auteurs, spécifiquement ceux liés à la folie et à la perte de contrôle
- La déconstruction des biais contribuant à responsabiliser la victime

Nous avons ainsi adapté et complété les recommandations déjà existantes et pertinentes et ajouté de nouveaux axes. Nous avons étoffé la liste des termes à proscrire en ajoutant par exemple les termes prédateur et forcené. Nous avons également axé spécifiquement des recommandations sur la description des auteurs et les formes de déresponsabilisation de ceux-ci.

Pour finir, nous avons choisi de développer des recommandations spécifiques sur la récolte de témoignages. En effet, les résultats de l'enquête montrent la présence de schéma de responsabilisation des victimes. Or s'ils ne se retrouvent pas dans les médias à proprement parler, ils peuvent être problématiques dans le cadre de recueil de témoignages. Il nous est ainsi apparu important de proposer des recommandations pour ce dispositif spécifique.



Sources

- Amnesty international Suisse, (2019), « Les violences sexuelles en Suisse ».
- AJP, (2019), « Le traitement médiatique des violences faites aux femmes ».
- Confédération Suisse, (juin 2021), « Convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique (Convention d'Istanbul), Premier rapport étatique de la Suisse ».
- Canton de Vaud - BEFH ,(2021), « les Chiffres de la violence domestique ».
- CORTELLINI, Béatrice, GERBER, Prisca, MIEVILLE, Julia, VILLACASTIN, Béatrice , VON BURG, Dominique, (2018), «Les vertus des thérapies longues pour les victimes de la violence en couple », rapport d'activité 2018 de AVVEC.
- Groupe de travail Femmes migrantes & violences conjugales en collaboration avec frabina, FIZ, BIF et l'ODAE romand, « Rapport parallèle sur les violences conjugales à l'égard des femmes étrangères ayant un statut précaire en Suisse ».
- EAVES, (2012), « Just the women ».
- LIEBER, Marylène, (2002), « Le sentiment d'insécurité des femmes dans l'espace public : une entrave à la citoyenneté ? », Nouvelles Questions Féministes, Vol. 21, n°1, pp. 41-56.
- LIEBER, Marylène, (2003), « La double invisibilité des violences faites aux femmes dans les contrats locaux de sécurité français », Cahiers du Genre, Vol. 2, n°35, pp. 71-94.
- MADRIZ, Esther, (1997), « Latina Teenagers : Victimization, Identita, and Fear of Crime », Social Justice, Vol. 24, n°4, pp. 39-55.
- MADRIZ, Esther, et al. (1997), « Losing a generation : Probing the mythsand realities of youth and violence », Social Justice, Vol. 24, n°4, pp. 1-6.
- MADRIZ, Esther, (1997), « Images of criminals and victims : A Study on Women's Fear and Social Contrôle », Gender and Society, Vol. 11, n°3, pp. 342-356.
- Office fédéral de la statistique Section Criminalité et droit pénal, 2020 : <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/criminalite-droit-penal/police/violence-domestique.html>
- Réseau Convention Istanbul, (juin 2021), « Mise en œuvre de la Convention d'Istanbul en Suisse, Rapport alternatif de la société civile ».
- REY-ROBERT, Valérie, (2019), « La culture du viol à la française », libertalia.
- SEPULCHRE, Sarah, THOMAS, Manon, (2019), « Le représentation des violences sexistes et intrafamiliales dans la presse écrite belge francophone », Université Catholique de Louvain: <http://www.ajp.be/telechargements/violencesfemmes/l-etude.pdf>
- Walker, Bowen & Brown, 2013 , « Psychological and criminological factors associated with desistance from violence : A review of the literature », in Aggression and Violent Behavior, Volume 18, Issue 2, March–April 2013, Pages 286-299



DECADRÉE

un autre regard sur l'actualité

DECADRÉE

Etude dirigée par
Vuille Valérie
valerie.vuille@decadree.com

DécaDRÉE
Rue de la coulouvrenière 8
1204 Genève

Questionnaire mené par Link
Du 19 au 31 mai 2021
Responsable: Lydie Soulat Coly

Echantillon: Personnes de 15 à 79 ans habitant en Suisse Romande, linguistiquement assimilées et se connectant à Internet plusieurs fois par mois pour des raisons privées.
n=523 interviews
Panel internet

Le projet est financé par



BUREAU DE L'ÉGALITÉ
entre les femmes et les hommes



Office cantonal
de l'égalité et
de la famille



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral de l'intérieur DFI
Bureau fédéral de l'égalité entre femmes et hommes BFEG
Aides financières